

La littérature n'est pas sérieuse : brève anatomie du Graal

F. Jacquesson

Ces quatorze pages racontent les premières étapes de la formation du « graal », à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e. Il s'agit à la fois de vaisselle religieuse et de jeu littéraire. Nous décrivons les relations entre ces deux points de vue. Orientations de lecture à la fin.

version 3.

1. La littérature n'est pas sérieuse

Les sections qui suivent vont raconter les étapes classiques de la formation du graal, comme objet littéraire et idéologique. On a parfois présenté cette formation comme la récupération chrétienne d'un objet païen - et c'est en effet ce qui s'est passé, pour une part. De même qu'on construisait les églises sur le lieu des cultes plus anciens, pour les abolir et en profiter, de même on a utilisé la dynamique de rituels ou d'objets religieux antérieurs dans des scénarios christianisés. Le mot de « récupération » ne paraît pas déplacé. C'est exactement ce qui s'est passé avec le graal - quoique nous ne puissions saisir qu'une partie du processus. Toutefois, si la récupération religieuse chrétienne est certaine, elle laisse deux points à examiner.

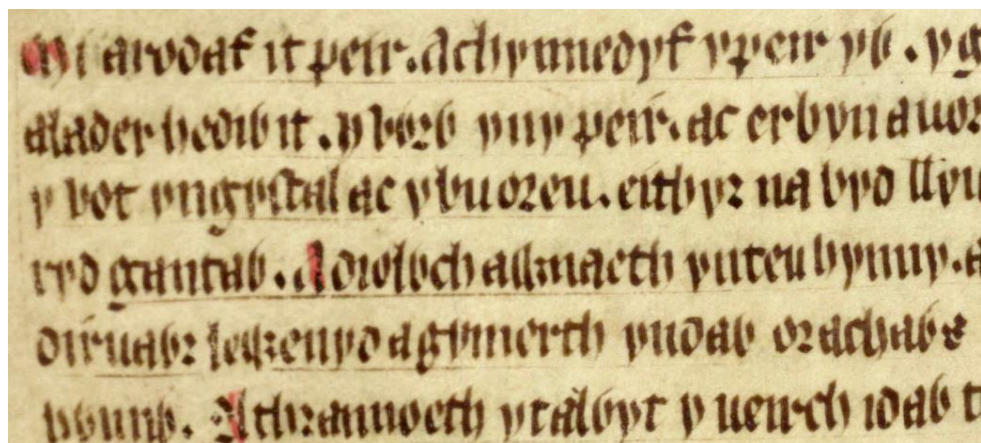
D'une part, le chaudron magique des histoires en gallois médiéval, tout « païen » qu'il soit, est déjà un objet religieux. On y faisait revivre les cadavres, non sans petits problèmes, et il n'est pas étonnant que le clergé chrétien du haut Moyen âge y ait reconnu ses propres miracles et, plus tard, y ait puisé pour une part l'idée de la « présence réelle » : après tout, ce clergé chrétien avait souvent sa famille sur place et devait chercher sans cesse un langage commun. Le « mythe » d'origine, tel qu'il apparaît dans les contes en gallois, était déjà une religion : la transformation d'un chaudron en calice impliquait d'avoir traduit une religion en une autre. Les Grecs ne faisaient pas très différemment quand ils disaient que Thot, c'était Hermès ; et les Romains quand ils disaient que Héra, c'était leur Junon.

Mais l'autre point est la difficulté d'expliquer la littérature par la contrainte idéologique. Il est vrai, comme on va le voir, que quand le *graal* apparaît dans le premier roman qui lui donne un rôle important (dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes), ce *graal* est un plat plus ou moins liturgique, parmi d'autres objets liturgiques qui ont une histoire bizarre ; mais c'est un plat. Dès les années qui suivent ce plat est transformé : on lui invente une histoire spirituelle qui remonte (presque) aux évangiles, il accomplit des miracles, et d'ailleurs ce n'est plus un plat mais un vase ; il contient le produit le plus magique de tout le christianisme : le sang du Christ sur la croix. On pourrait donc s'attendre à une reprise en main par les clercs chrétiens, un contrôle de la doctrine etc. Et c'est en partie ce qui se passe. Mais en partie seulement.

Car par ailleurs, on assiste à une explosion littéraire. Le mystère du graal, tout chrétien qu'il veuille être, enchante les imaginations, et devient l'argument sublimé des *quêtes* des chevaliers. Il est vrai que ces *quêtes* chevaleresques sont une façon de contrer les chevaleresques amours ferventes du monde méridional : on peut donc y voir aussi une machine de guerre idéologique pour capturer dans le giron de l'Église l'aspiration aux voyages et aux lointains troublants, aux aventures. Mais il est dangereux de faire l'éloge du risque ! Car à l'inverse, le vocabulaire et la rhétorique de la *quête*, du secret, de la vertu elle-même, peuvent être « récupérés » pour de pures fantaisies ; ce que le cas du graal montre abondamment. Le *graal* est donc un objet intéressant, au croisement de la littérature qui en fait matière à fantasmes et de la religion qui en fait un objet de dévotion.

1. Le moment gallois

Si le Graal est un croisement entre un chaudron et un calice, le chaudron apparaît là :



Livre Rouge de Hergest, colonne 730, détail¹.

‘Mi a rodaf yt peir ; a chynnedyf y peir yw, y gwr a lader heddiw yt, y uwrw yn y peir, ac erbyn auory y uot yn gystal ac y bu oreu, eithyr na byd llyueryd ganthaw.’²

En gallois moderne : Mi a roddaf it bair ; a hynodrwydd y pair yw - y gwr a lader heddiw it, ei fwrw yn a pair, ac erbyn yfory ei fod yn gystal ag y bu orau, eithr na bydd lleferydd ganddo.³

Je vais te donner un chaudron. La vertu du chaudron est que, un homme à toi tué aujourd’hui, jette-le dans le chaudron, et demain il se portera aussi bien qu’il s’est porté⁴, sauf il n’aura pas le pouvoir de parler^{5,6}.

Ce chaudron apparaît dans *Branwen uerch Lyr* ‘Branwen fille de Llyr’, le second des quatre Mabinogion, un groupe de contes en gallois médiéval conservé avec d’autres histoires dans deux manuscrits de la 2^e moitié du XIV^e siècle. Indirectement, ces contes sont une des sources de la « matière de Bretagne » qui, très à la mode chez les écrivains français du XII^e siècle, en particulier dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes, sera le ferment d’une immense littérature.

¹ <http://image.ox.ac.uk/show?collection=jesus&manuscript=ms111>

² *Pedeir Keinc y Mabinogi*. Allan o Lyfr Gwyn Rhydderch. 1964. Gan Syr Ifor Williams. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru. Page 34. Cette édition, comme indiqué, est faite d’après le Livre Blanc de Rhydderch : il y a de légères différences avec le texte manuscrit illustré. On peut consulter le Livre Blanc de Rhydderch à <https://www.llgc.org.uk/index.php?id=256>, où notre citation commence tout en bas de la page, et se poursuit sur la suivante.

³ *Pedair cainc y Mabinogi. Chwedlau Cymraeg Canol*. 1966. Wedi eu diweddarau gan T. H. Parry-Williams. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru. Page 45.

⁴ Ce chaudron qui ramène les morts à la vie semble trouver une illustration dans une scène intérieure (plaque E) du chaudron d’argent de Gundestrup (entre 200 AEC et 300 EC), exposé au musée national de Copenhague.

⁵ Ce personnage vivant mais privé de parole évoque les créatures incomplètement douées créées par l’homme, comme le golem. Dans les *Pirqéi avôt* (5 :6) le mot *gôlem* désigne un être inculte ; plus tard dans le Talmud de Babylone, traité *Sanhédrin* (65b), on trouve l’anecdote célèbre « Rabba avait créé un homme et l’a envoyé chez Rabbi Zéra. Celui-ci lui a parlé, mais il ne répondait pas. [R. Zera] lui a dit : tu es de [une créature créée par] la confrérie, retourne à ta poussière. »

⁶ Ma traduction dépend de celle de Gwyn Jones et Thomas Jones, 1972, *The Mabinogion*, Everyman, p. 29.



Le roi Arthur apparaît⁷ dans un autre conte conservé dans ces manuscrits, *Culhwrch ac Olwen*, sous la forme d'un roi prestigieux qui va venir en aide à son cousin germain Culhwrch pour conquérir, après quantité d'épreuves, la belle Olwen. On suppose que ce conte a été composé vers 1100. Arthur, Merlin et Morgane (mais cette dernière sous une forme encore ténue) sont présents aussi dans les années 1120-1150 dans les œuvres du célèbre Geoffroy de Monmouth, auteur en latin des *Prophéties de Merlin*, d'une *Vie de Merlin*, et surtout de l'*Historia regum Britanniae* 'L'Histoire des rois de Bretagne', où toute une partie concerne Arthur⁸. Cette « matière » latine va être adaptée vers 1150-55 en vers français dans le *Brut* de Wace, qui comporte une importante partie arthurienne⁹. Mais dans ces œuvres-là, on a bien la Table Ronde, mais pas de graal.

Un détail de l'intérieur du chaudron de Gundestrup (Musée national du Danemark, Copenhague), où l'on voit un personnage placé dans un grand récipient¹⁰.

2. Le *Perceval* inachevé de Chrétien de Troyes

Le Graal, le mot et la chose, apparaissent chez Chrétien de Troyes, dans son roman *Perceval*, qu'il a laissé inachevé (vers 1180 ?). Le roman en son état (9000 vers environ¹¹) est en deux moitiés : la première concerne uniquement Perceval, dont le nom n'apparaît que tard dans le récit (v. 3515 : il n'est longtemps qu'un « Gallois »), et la seconde surtout Gauvain. Voici un sommaire de la 1^{re} partie.

Perceval	Après avoir rencontré des chevaliers, il quitte sa mère pour aller à la cour du roi Arthur.	68-590
	En chemin il vole un baiser à une jeune femme, que son compagnon ensuite punit.	591-791
	Arrivant à la cour, il abat le Chevalier Vermeil qui venait de défier Arthur ; l'écuyer Yvonet revient ensuite raconter à Arthur ce qui s'est passé.	792-1255
	En chemin, il est hébergé chez Gornemant, qui fait son éducation de chevalier.	1255-1660
	Arrivé à Beaurepaire chez la jolie Blancheflore, il vainc ses ennemis Aguingueron puis Clamadieu, qu'il envoie sous serment chez Arthur.	1661-2876
	Il est hébergé au château magique du Roi Pêcheur, un infirme, où il assiste pendant le dîner au passage processionnel d'une série d'objets : féru de ses récentes	2877-3360

⁷ Il en a été question auparavant, mais de façon fugace et sans histoire, chez le chroniqueur latin Nennius (VI^e siècle) et dans le poème gallois *Y Gododdin*, composé vers 600.

⁸ Le roi Arthur figure aussi en bonne place (entre Adam & Eve chassés du Paradis et deux épisodes de la rivalité de Caïn & Abel) dans la grande mosaïque de sol de la cathédrale d'Otrante (Italie du sud), datée 1163-65.

⁹ I.D.O. Arnold et M.M. Pelan, 1962, *La Partie arthurienne du Roman de Brut*. Edition avec introduction, glossaire, notes et bibliographie. Klincksieck, Bibliothèque française et romane.

¹⁰ Photo : Malene Thyssen, <http://commons.wikimedia.org/wiki/User:Malene>

¹¹ Je suis l'édition avec traduction de Charles Méla, dans l'édition de poche 'Lettres gothiques'.

	bonnes manières, il n'ose pas s'informer. Quand il se lève le lendemain, le château est vide.	
	Sur sa route, il rencontre une femme tenant dans ses bras le cadavre sans tête d'un chevalier. Elle devine d'où il vient et l'instruit de ce qu'il a vu. Elle lui demande son nom, il le dit pour la 1 ^{re} fois. Elle lui dit être sa cousine, et que la mère de Perceval est morte de chagrin après son départ, puis lui reproche de n'avoir rien demandé pendant le dîner. Elle l'envoie poursuivre celui qui a tué son ami.	3361-3628
	Suivant des traces, il trouve une cavalière en haillons. Un chevalier survient, qui raconte l'histoire du baiser volé et la punition. Perceval vainc ce chevalier, et les envoie à la cour d'Arthur ; le récit les suit jusque là-bas.	3629-4019
	Gauvain et la cour s'interrogent sur l'identité du chevalier vertueux. La cour décide de partir le rechercher.	4020-4097
	Perceval est absorbé par un motif de sang sur la neige, qui lui rappelle le visage de son amie. La cour est arrivée près de lui : Sagremor et Keu viennent lui parler, il se tait ; ils le défient, il les vainc et les envoie à Arthur. Gauvain le rejoint alors qu'il sort de sa transe, et l'amène à la cour.	4098-4432

Arrivé à la cour d'Arthur, Perceval est fêté, mais les événements se précipitent. C'est un tournant du roman. Une « demoiselle laide » accuse Perceval de n'avoir pas posé au Roi Pêcheur les questions qui l'auraient délivré de son infirmité ; puis elle décrit aux autres chevaliers les endroits qui attendent leurs prouesses : ils se précipitent pour répondre à ces défis, lorsqu'arrive un nouveau personnage, Guinguebrésil, qui défie Gauvain. L'essentiel du roman va désormais suivre Gauvain et ses aventures, sauf pour un épisode (6140-6438) soigneusement délimité par le narrateur (où apparaissent les formes explicites de l'entrelacement) qui nous décrit un Perceval hagard, cinq ans plus tard, à la poursuite de hauts faits de chevalerie et d'*étranges aventures*¹². En allant, Perceval rencontre des pèlerins, qui lui reprochent d'aller tout armé un Vendredi Saint. Il les suit auprès d'un ermite qui s'avère être son oncle, auprès de qui il fait pénitence. Après quoi le roman ne parlera plus de Perceval.

L'oncle-ermite, dès qu'il connaît le nom de son chevalier-pénitent, révèle à Perceval sa double faute. D'abord, il est la cause de la mort de sa mère, quand il l'a quittée. Et c'est à cause de cette faute initiale qu'il s'est tu au passage des objets de la procession, manquant ainsi une occasion unique. Car le personnage vers qui la procession allait, c'est le frère de l'ermite, donc celui de la mère de Perceval, donc un autre oncle de Perceval, et le Roi Pêcheur en est le fils (donc un cousin germain du héros). Cet oncle, poursuit l'ermite, voit arriver cette procession dans la chambre qu'il ne quitte plus : la Lance qui saigne, les chandeliers, le plat (dont le nom ancien est *graal*), le tailloir - et dans ce plat se trouve une hostie qui suffit depuis douze ans à le nourrir.

Cette explication de l'ermite donne un sens nettement religieux à la procession dont il a été plusieurs fois question dans le roman : (1) d'abord quand Perceval la voit passer à plusieurs reprises lors du fameux dîner (3128-3180 et ensuite), ensuite (2) quand il rencontre sa cousine au sortir du château magique (3486-3508), enfin (3) quand, à la cour d'Arthur où il est revenu après sa transe sur la neige, une autre dame, la « dame laide », lui reproche son silence (4584-4593). Dans ce dernier résumé, il n'est plus question que de la lance qui saigne et du plat (le *graal*) lumineux. L'interprétation chrétienne par la communion sous les deux espèces (le vin pour le sang et le pain-hostie pour la chair) est inévitable.

¹² Vers 6153. L'expression de *aventure et chevalerie* avait déjà été employée au v. 4101, quand Perceval stupéfait était absorbé par les traces de sang dans la neige.

3. Le nom du graal, une double piste.

La renommée ultérieure du mot *graal* a concentré sur ce mot rare les feux de la critique. Le mot est au carrefour de deux pistes : un plat et un rituel. Mario Roques avait trouvé qu'il existait un mot de ce genre, peut-être issu du latin *gratale*, dans plusieurs parlars locaux de France du nord, et avec une métathèse *gardale* même au sud ; le sens général est 'un plat', plus ou moins creux selon les régions. Mais le mot se trouve aussi dans la littérature, dans une des versions françaises du roman d'Alexandre¹³, version composée sans doute vers 1160 : il s'agit bien d'un 'plat', ordinaire. Il se trouve aussi dans le Chronique en latin d'Hélinand¹⁴ :

Hoc tempore in Britannia cuidam eremite monstrata est mirabilis quaedam visio per angelum de sancto Joseph decurione, qui corpus Domini deposuit de cruce ; et de catino illo sive paropside, in quo Dominus coenavit cum discipulis suis, de quo ab eodem eremita descripta est historia, quae dicitur de gradali. Gradalis autem sive gradale Gallice dicitur scutella lata, et aliquantulum profunda (...) et dicitur vulgari nomine graalz (...) Hanc historiam Latine scriptam invenire non potui, sed tantum Gallice (...)

A cette époque en Bretagne, une vision merveilleuse apparut à un ermite, par un ange, concernant le saint décurion Joseph qui descendit de la croix le corps du Seigneur, et concernant ce plat qui servit au Seigneur pour son repas avec ses disciples, dont le même ermite a écrit l'histoire, dite du graal. Graal est le nom français d'une grande assiette, un peu profonde (...) son nom populaire est *graalz* (...) Cette histoire, je n'ai pas pu la trouver en latin, mais seulement en français.

D'autre part, en latin médiéval, le mot *gradale* - qui donne régulièrement le mot *graal* en ancien français¹⁵ - est une forme courante du mot *graduale* : les psaumes du 'graduel', ou 'cantiques des degrés'. Il s'agit des psaumes 120 à 134, 119 à 133 dans la numérotation chrétienne, qui jouent un rôle particulier dans la liturgie¹⁶. Dans la liturgie des christianismes d'origine grecque, ces psaumes, les *anabathmoi* 'les montées', sont lus les vendredis soirs et pendant la Semaine Sainte. Dans le christianisme romain, ces psaumes ont été utilisés dans la règle bénédictine (voir par ex. XVIII, 7-11¹⁷) pour les heures de tierce, sixte et none ; cet ordonnancement des prières des offices a ensuite reçu l'appui de Grégoire le Grand. Le *Dictionnaire de liturgie* romaine indique ceci¹⁸ :

Dans la liturgie romaine, on chantait ces psaumes graduels, ou d'autres, entre l'épître et l'évangile de la messe. L'usage était de les chanter à l'ambon, emplacement un peu élevé où l'on accédait par des marches, pendant que la procession de l'évangile se dirigeait vers les degrés.

Paulin Paris avait signalé¹⁹ ce terme comme une étymologie possible du mot *graal*, signalant que le manuscrit Didot portait une traduction dans ce sens. En effet, dans le roman en vers de Robert de Boron, après que, sur la recommandation du saint Esprit, Joseph s'est servi de ce vase et d'un poisson

¹³ L'occurrence est signalée par Fanni Bogdanow dans son édition (2006, avec une traduction de Anne Berrie) de la *Quête du saint graal*, coll. Lettres gothiques', p. 6.

¹⁴ Hélinand de Froidmont (Helinandus Frigidi Montis), *Chronicon*, 45. Année 718. PL 212, col. 814D-815A. La dernière date documentée dans la Chronique est 1204. www.arlima.net/eh/helinand_de_froidmont.html#chr

¹⁵ Les 'd' entre voyelles dans les mots latins disparaissent ensuite. Le latin *vidēre* donne (XIe siècle) *veeir* puis (XIIe) *veoir* : notre 'voir'.

¹⁶ La tradition juive décrit certaines cérémonies qui prenaient place sur les escaliers qui, à côté de l'autel, menait à la partie du temple hérodién réservée aux prêtres. Voir Michna, traité Tamid.

¹⁷ En français : <http://www.scourmont.be/scriptorium/rb/fra/index.htm>

¹⁸ <http://liturgie.catholique.fr/lexique/graduuel/?page=article>

¹⁹ Paulin Paris, 1868, *Les Romains de la Table ronde*, 1, 379. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k80273c>

pour séparer les bons esprits des mauvais, on nous dit qu'il s'appelle le *graal* parce que c'est par lui qu'on est 'agréé' (vv. 2671-74). Après quoi on lit (vv. 2679-84) :

Li pueples qui la demoura	les gens qui restaient là
A l'heure de tierce assena	il (les) assigna à l'heure de tierce
Car quant a ce graal iroient	car quand ils iraient à ce graal
Son service l'apelerioient.	ils le nommeraient par son service
Et pour ce que la chose est voire,	Et du fait que la chose est vraie
L'apelon dut graal l'estoire.	Nous appelons cela l'Histoire du graal.

Le manuscrit Didot qu'avait consulté Paulin Paris pour la version en prose, dit à cet endroit²⁰ :

cil qui li voudront clamer ne metre non a noz escienz le clameront le graal qui tant agree (...) et cest non sot ioseph si li enbeli molt et einsi [fol. 15a col. 1] venoient chascun jor a tierce si disoient qu'il aloient chascun jor en servise du graal (etc.)

ceux qui voudront appeler ou mettre nom à notre escient l'appeleront le graal qui tant agrée (...) et Joseph apprit ce nom : il lui plut beaucoup. Et ainsi ils venaient chaque jour à l'heure de tierce, et ils disaient qu'ils allaient chaque jour au service du graal.

Le roman donne donc clairement une étymologie (tout à fait fantaisiste) graal = agrée, et en réalité il en suggère une autre mais moins clairement, peut-être parce qu'il copie quelque chose qu'il n'a pas parfaitement compris : graal < gradale < graduale, c'est-à-dire la partie de la messe où ces cantiques des degrés jouaient un rôle.

Chez Chrétien, il est clair que ce 'graal' est un objet qui ressemble à un plat, parmi d'autres objets concrets. Il acquiert ensuite dans le monde littéraire une notoriété particulière, aux dépens de la Lance avec laquelle il semble avoir formé au départ un couple cohérent.

4. Le graal et la transsubstantiation.

William Nitze expliquait que le « mythe du graal » s'était constitué en plusieurs étapes, mais assez rapidement. En éditant en 1927 la version en vers du *Roman de l'Estoire dou graal* de Robert de Boron, œuvre de la fin du XIIe siècle (quelques années après le *Perceval* de Chrétien de Troyes), Nitze rappelait que ce roman²¹ avait fait faire un pas décisif à la légende en procurant au plat à hostie de Chrétien une « archéologie » prestigieuse : celle du vase où Joseph d'Armathie aurait recueilli le sang du Christ - d'où son couplage avec la Lance, celle de Longin. Il ajoutait plus loin :

Entendu de cette façon, le Graal est prêt à passer de l'Orient en Europe, car désormais il représente non seulement la coupe du Saint-Sang, mais aussi et surtout le Nouveau Testament en son double sens mystique et moral. Pour compléter ce symbolisme, il ne restera guère qu'à y ajouter la transsubstantiation, dogme accepté au concile de Latran en 1215, mais dont la discussion a ému tout le XIIIe siècle ; cette dernière étape, cependant, sera l'œuvre non pas de Robert de Boron, mais de l'auteur du *Perlesvaus*.

Nous voici sortis du contexte celtique, et des chaudrons où les morts revivent, mais devenus muets - comme Perceval qui ne parle pas quand apparemment il faudrait. La transsubstantiation est une théorie de l'Eglise chrétienne romaine, formulée en dogme au début du XIIIe siècle ; le dogme se trouve contemporain des débuts de la prose littéraire en France. Toutefois, il s'agit d'un débat que, si l'on ne

²⁰ page lisible (et la suivante) à <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6000416x/f34.item> Dans l'édition Cerquiglini, qui suit souvent l'autre manuscrit, on trouve un passage très analogue p. 57.

²¹ Robert de Boron. 1971. *Le Roman de l'estoire dou graal*, édité par William A. Nitze, Paris, Champion, coll. Classiques Français du Moyen Âge (CFMA). La discussion est dans l'introduction pp. IX-XV ; la citation est p. XIV.

craignait les susceptibilités religieuses, l'on dirait lié à la magie. Le mot savant de transsubstantiation, copié du latin médiéval, désigne un changement de substance : il souligne l'idée que le pain et le vin qui à la fin de la messe servent à figurer l'eucharistie, c'est-à-dire la grâce renouvelée que reçoit le chrétien qui participe à ce sacrifice symbolique, sont réellement transformés à ce moment-là en chair et en sang du Christ. En clair : le sacrifice que fait le prêtre chrétien à l'autel, et auquel les fidèles participent en mangeant les hosties, ne sont pas seulement des rites symboliques : ils rejouent réellement ou actualisent le sacrifice du Christ sur la croix, après le dernier repas avec ses disciples. Tout se passe comme si l'on craignait que le fidèle, suivant mécaniquement un rite, ne s'éloigne du sens qu'on veut donner à ce rite, et qu'on lui signifiait ainsi de façon dramatique que le rite est vivant : que ce n'est pas une image d'un événement passé, mais son actualisation répétée.

Le mot et le concept se trouvent chez le théologien Hildebert de Lavardin (ou : de Tours, m. 1133). Il écrit par exemple dans un discours que²² :

Nous ne devons pas douter que le pain, par les paroles sacrées de bénédiction du prêtre, ne soit changé dans le corps véritable du Seigneur, de sorte que la substance du pain ne demeure pas. Mais il [le Seigneur] voulut que la couleur et la saveur du pain demeurent, et cachent sous cet aspect la substance véritable du corps du Christ (...).

Les succès du terme et du concept sont confirmés par la reprise du mot dans *l'Historia scholastica* de Pierre le Mangeur, achevée en 1173. Ce livre célèbre est une sorte de parcours de « l'histoire sainte » chrétienne, en forme de manuel. Dans la partie *Historia evangelica* au ch. 152 'L'eucharistie donnée aux disciples, mais pas à Judas', on peut lire :

Alors qu'on dit les mots 'Ceci est mon corps, ceci est mon sang', par la puissance de ces mots se produit le changement de substance, d'où on peut croire que, quand le Seigneur a dit ces mêmes mots, il a changé le pain et le vin en chair et en sang, et alors le Seigneur a pourvu ces mots de la même puissance à l'avenir.

Les années où Pierre le Mangeur, d'ailleurs né à Troyes, écrit son *Historia scholastica* sont à peu près celles où Chrétien de Troyes écrit ses romans. Il n'est pas étonnant que ce mouvement de dramatisation de la piété ait été sensible chez les romanciers. Mais il est vrai aussi que le *Perceval* de Chrétien est finalement assez discret sur la question. La lance avec la goutte de sang qui glisse jusqu'à main du porteur, pour un chrétien de cette époque, évoque la lance de Longin²³ en effet, mais il faut attendre le discours final de l'ermite-oncle, pour comprendre que le plat est pour l'hostie.

En outre, il reste de nombreuses obscurités dans l'intrigue du roman inachevé de Chrétien. La plus notoire est la blessure du Roi Pêcheur. On a souvent remarqué qu'au début du roman (v. 408), la mère de Perceval lui raconte que son père *Fu par mi les anches navrez* 'Votre père, vous ne le savez pas, fut blessé entre les hanches, son corps en resta infirme', ce qui fut aussi la cause que pendant les troubles qui suivirent la mort d'Uter Pandragon, il se logea avec sa famille dans cette province reculée. Or, après la visite au Roi Pêcheur, la cousine que rencontre Perceval lui confirme que le roi étendu qu'il a vu²⁴ :

²² Hildebertis Sermones, PL 171 : Sermo 38., col. 535-536. Le mot transsubstantiatio se trouve dans le sermo 93 col. 776A, dans un passage curieux.

²³ L'histoire de la lance est dans l'évangile de Jean (19 :34) où, dans la troupe qui vient achever les condamnés, un soldat ouvre une plaie dans le flanc de Jésus déjà mort. La collusion avec les centurions nommés dans les autres évangiles (où il n'y a pas de coup de lance) et le nom de Longin font partie des traditions postérieures, notamment l'évangile de Nicodème (16 :7).

²⁴ Edition citée, pp. 256-257. Le vers cité en ancien français est le v. 3451.

a été, au cours d'une bataille, blessé et vraiment mutilé à tel point qu'il ne peut plus se soutenir par lui-même. C'est un javelot qui l'a blessé entre les deux hanches (*Par mi les anches amedeus*).

On serait alors disposé à croire que ce personnage ressemble au père de Perceval, si au début on ne nous avait pas dit qu'il était mort de chagrin après la mort de ses deux premiers fils, les aînés du héros. D'une façon générale, ces questions familiales sont embrouillées dans le roman, aussi bien du côté des trois générations de femmes dans le château mystérieux que conquiert Gauvain.

5. Josph d'Arimathie, une préhistoire encombrante.

Dans les remodèlements religieux que subit le motif du graal, dès Perceval, Nitze nous a avertis que Robert de Boron représente une étape. De cet auteur nous avons un texte en vers, et des élaborations en prose. Robert de Boron transforme complètement la perspective : chez lui, l'intrigue galloise a disparu. Il utilise l'évangile de Nicodème qui, outre le personnage de Longin, faisait une place essentielle à Joseph d'Arimathie²⁵ : il lui attribue la garde du vase où le sang du Christ a été recueilli. Et d'autre part il fait explicitement le lien entre ce vase et le calice sur l'autel de la messe.

Dans leur traduction de l'évangile de Nicodème, R. Gounelle et Z. Izydorczyk écrivaient en avant-propos²⁶ :

Des trois parties qui le constituent dans ses formes latines et grecques tardives - le procès et la crucifixion de Jésus (chapitres 1 à 11), l'emprisonnement et la libération miraculeuse de Joseph d'Arimathie (ch. 12 à 16) et, enfin, la descente du Christ aux Enfers (ch. 17 à 27) - seule la troisième est encore vivante de nos jours, grâce aux nombreuses icônes byzantines de la Résurrection qui s'en inspirent.

Cette appréciation est réductrice, parce qu'elle laisse de côté les très nombreux tableaux « occidentaux » représentant la Descente de croix, la Déploration ou la Mise au tombeau où l'on a figuré Joseph d'Arimathie et Nicodème, l'un aux pieds, l'autre à la tête du corps de Jésus. La vogue de cet *Evangile de Nicodème*, sous diverses formes, correspond à l'importance du personnage de Joseph. Nitze, selon une indication autrefois de Birch-Hirschfeld, rapprochait les passages expressément liturgiques du roman de Robert de Boron²⁷ :

Le peïn, le vin y beneï,	J'y bénis le pain et le vin
Et leur dis que ma char menjoient	Et leur dis qu'ils mangeaient ma chair
Ou peïn, ou vin mon sans buvoient (...)	Ou pain, ou [pour] vin buvaient mon sang (...)
Li dras ou fui envolepez	Le drap où je fus enveloppé
Sera corporaus apelez.	Sera appelé 'corporal'.
Cist veissiaus ou mon sanc meïs,	Ce récipient où tu mis mon sang,
Quant de men cors le requellis,	Quand tu le recueillis de mon corps
Calices apelez sera.	Sera appelé 'calice'.

²⁵ Joseph, de la ville d'Arimathie, est un personnage nommé dans les quatre évangiles canoniques comme celui qui prit l'initiative d'ensevelir Jésus, ce dont il alla demander l'autorisation à Pilate. Dans l'évangile de Matthieu (28 :57), il est présenté comme un riche disciple de Jésus ; dans celui de Jean (19 :38), il est simplement un disciple ; dans celui de Marc (15 :43) et de Luc (23 :50), il est en outre membre du conseil, donc une autorité juive - et dans la tradition chrétienne ultérieure (qui oublie que Jésus est juif) il va représenter le modèle du bon juif converti.

²⁶ L'Evangile de Nicodème. 1997. Introd., trad. et notes par Remi Gounelle et Zbigniew Izydorczyk. Brepols, coll. Apocryphes. Citation p. 11.

²⁷ Edition Nitze, vv. 896-898 et 905-909. La traduction est la mienne.

d'exposés contemporains ou un peu antérieurs sur la messe, ainsi du manuel d'Honorius d'Autun²⁸ le *De Divinis officiis et antiquo ritu missarum*, le 'Traité des divins offices'. On y lit un paragraphe qui a pour titre 'Joseph'²⁹, source ou corollaire plausible des explications savantes de Robert de Boron.

Cette « récupération » liturgique du thème du graal - nommé dans le roman comme un objet unique³⁰ et non plus comme un plat - mérite une remarque. Dans le roman en vers de Robert de Boron, qui est une sorte d'histoire sainte, on raconte que les juifs veulent se saisir de Jésus, que Judas promet de leur livrer contre trente deniers ; mais l'arrestation a lieu chez Simon, à la fin du repas (la cène)³¹. Dans la fouille de la maison qui accompagne l'arrestation, un juif trouve un vase³² (*leens eut un veissel mout gent / Ou Criz feisoit son sacrement*, vers 395-396) 'il y avait là un très beau récipient, où le Christ faisait son sacrement (ou : sacrifice)'. Ce récipient est emporté, et confié ensuite (vers 433-6) à Pilate qui à son tour, en accordant à Joseph le corps du défunt, lui donne le récipient (vv. 507-9). Le texte souligne que c'est Nicodème qui trouve les tenailles et le marteau pour ôter les clous. En descendant le corps de la croix, le sang coule ; Joseph court chercher le récipient pour recueillir les gouttes (vv. 563-8 et 573-4). Jésus ensuite ressuscite, apparaît à Madeleine et ses disciples ; les juifs sont furieux : Nicodème s'étant enfui, ils arrêtent Joseph et le mettent en prison. Mais Dieu (Jésus ressuscité) va à la prison avec le récipient, instruit Joseph, et lui confie à nouveau le vase (vv. 852-8). C'est à ce moment qu'intervient le mot *graal*³³:

Je n'ose conter ni raconter, ni ne le pourrais faire si je le voulais, si je n'avais le grand livre où les histoires sont écrites, faites et dites par les savants. Là sont écrits et dits les grands secrets qu'on nomme le graal.

Jésus explique à Joseph qu'il doit maintenant le laisser dans sa prison. Le récit alors change d'allure. On nous raconte qu'au temps de Jésus un pèlerin passait par là, qui ensuite alla à Rome. Vespasien, le fils de l'empereur, était très malade. Le pèlerin raconte qu'il a vu naguère en Judée un homme guérir bien des maladies. L'empereur envoie une mission en Judée interroger Pilate, qui admet les faits mais se dédouane de l'exécution. On trouve Véronique (*Verrine*) qui a son voile, comme elle le raconte³⁴. On l'amène à Rome, où le voile guérit Vespasien. Ce dernier va en Judée avec une armée et fait son enquête. Pilate est sauvé, mais les juifs sont et massacrés sauf ceux qui révèlent où Joseph est prisonnier³⁵. Vespasien descend dans la prison, où Joseph l'accueille (vv. 2035-38) et lui raconte longuement la saine doctrine³⁶. Les juifs qu'on n'a pas tués sont vendus au prix de trente deniers, sauf s'ils se convertissent. Joseph sauve ainsi sa sœur, et le mari de celle-ci, Hébron. La colonie des sauvés s'est établie au loin, et bientôt on se plaint : Hébron rapporte ces plaintes à Joseph, qui consulte son récipient (*Joseph a sen veissel s'en va*, v. 2431). La voix du saint Esprit lui dit de faire faire une table,

²⁸ Honorius d'Autun (v. 1080-1157), élève d'Anselme de Cantorbéry. Vulgarisateur et pédagogue chrétien. Cet 'Autun' est un ancien Augustodunum' près de Ratisbonne.

²⁹ Voir : *De divinis officiis*, I, 47. PL 172, col. 558.

³⁰ D'abord parce que les lance, chandeliers et tailloir ont disparu. Chez Chrétien, même si le *graal* a un rôle spécial que soulignent (v. 3164) la clarté qui l'accompagne et, plus tard, le commentaire sur l'hostie, c'est un élément dans une procession. On peut trouver dans l'histoire des rituels (chrétien occidental, chrétien byzantin, et en amont dans les rituels juifs au temple) des sources plus ou moins crédibles à ce défilé ; mais du point de vue littéraire, tout change quand on héroïse un objet unique.

³¹ Et non pas la nuit après l'épisode du Jardin des Oliviers, comme par exemple dans Mathieu (26 :36-45). C'est un fait curieux.

³² Aux vv. 375-382. Plus loin, aux vv. 2487-90, Jésus dit que c'est à cette table que 'je vis mon tourment qui me venait ouvertement' : un équivalent de Gethsemani.

³³ Edition Nitze, vv. 929-936. Ma traduction.

³⁴ Le voile de Véronique est nommé *sydoine*, v. 1593.

³⁵ Voir les vv. 2287-92.

³⁶ Notamment le fait que le bois de la croix est celui de l'arbre dont Eve mangea la pomme (vv. 2196-98).

d'y disposer ce récipient et un poisson, en une imitation de la Cène³⁷. (Hé)bron³⁸ et sa femme (la sœur de Joseph) auront un rôle dans cette affaire, et plus tard le fils qu'ils auront. Le repas à cette table permet de voir lesquels dans le peuple ont la grâce, et lesquels non. A ce moment (vv. 2659-61), on nous dit clairement que le récipient qui permet de trier ceux qui ont la grâce, a un nom : c'est le graal. C'est devenu un nom propre.

6. Les éléments du mythe : graal et table ronde

La fin du poème explique que des descendants choisis de la sœur de Joseph iront en Occident, au val d'Avaron. En effet, un autre poème incomplet suit sur environ 600 vers, sur le thème de Merlin. Plus importantes sont les adaptations en prose, réparties en trois morceaux : Joseph, Merlin, Perceval - où nous retrouvons notre héros. Le *Joseph* et le *Merlin* ont été conservés dans de nombreux manuscrits ; le *Perceval* dans deux seulement.

Le lecteur qui ouvre le *Perceval* en prose de Robert de Boron comprend tout de suite que ce n'est plus le même monde que celui de Chrétien. Le *Perceval* de Chrétien ne commençait pas avec un pareil éloge complaisant du roi Arthur, mais avec un gaillard gallois qui, allant trouver son roi, le découvrait en fâcheuse posture, plaintif et dépassé par les événements. Cette fois, avec Robert de Boron, Arthur est devenu « mythique » au sens des affiches de cinéma : un tas de lieux communs amassés pour créer l'effet d'une grande réputation. Perceval est devenu un descendant de la sœur de Joseph d'Armathie, que son père envoie, avant de mourir obligeamment, à la cour d'Arthur.

Il y découvre la Table Ronde. Cette institution, que Robert s'empresse de transformer en Sainte Table de même qu'il a transformé le graal en calice, est présente chez Chrétien. C'est (autant qu'on sache) une invention de Wace, le romancier qui au milieu du XIIe siècle transposa en vers français, en l'adaptant, l'*Historia regum Britanniae*. Le *Brut* de Wace parcourt en 15.000 vers les règnes de tous les rois de Bretagne entre la Guerre de Troie et le VIIIe siècle. Certains rois ne sont presque que des noms, d'autres font l'objet de développements : le roi Lear et ses filles, Belin et Brennes luttant contre Rome, Jules César, plus tard l'histoire de Vortigern, Hengist et Horsa ; mais le morceau principal est occupé par Aurèle et son frère Uther, puis le fils de ce dernier : Arthur, à qui sont dévolus 4.000 vers environ.

Après la maladie et la mort de son père Uther, le jeune Arthur, résistant à l'invasion des Saxons, se lance dans une vaste série d'expéditions militaires en Ecosse, Irlande, et même Islande. Puis, ayant partout semé la crainte, il revient chez lui en paix³⁹, et tous les nobles se pressent à sa cour. Alors que dans le texte latin de l'*Historia Regum Britanniae*, Geoffroy se lance ensuite dans le récit des expéditions en Norvège, le texte en vers français du *Brut*, qui souvent le suit, marque le pas et explique que la renommée d'Arthur ayant rassemblé près de lui tant de gens célèbres, aucun ne veut perdre en présence⁴⁰ :

Por les nobles barons qu'il ot
Don chascuns miauldre estre cuidot,
Chascun se tenoit au meillor
Ne nus ne savoit le peior,
Fist Artus la Reonde Table

Pour les nobles barons qu'il eut
Dont chacun pensait être le meilleur
(Chacun se tenait au meilleur (endroit)
Et nul ne savait (où était) le pire)
Arthur fit faire la Table Ronde

³⁷ Explicitement : v. 2521.

³⁸ Ce personnage est nommé Bron ou Hébron. Beaucoup d'auteurs y voient une façon d'assimiler le personnage biblique de Hébron, un des responsables de l'arche d'alliance, à une divinité celtique, Bran.

³⁹ *Historia Regum Britanniae* IX, 7. Texte latin

www.medievalacademy.org/resource/resmgr/maa_books_online/hammer_0057.htm#hd_ma0057_head_028

⁴⁰ Arnold et Pelan, op. cit. p. 74, vv. 1207-12. Dans l'édition Arnold du *Brut* : vv. 9747-52.

Dont Breton dient mainte fable.

Sur laquelle les Bretons racontent tant d'histoires.

Ce passage n'a donc pas d'équivalent dans le texte latin qui est généralement la source de Wace et c'est pourquoi, malgré son évocation des histoires des Bretons (c'est une coutume classique des conteurs que d'évoquer un « vieux livre » qui est leur source), les historiens pensent souvent que Wace invente à cet endroit la fameuse Table Ronde.

La glorification d'Arthur, qui passe du statut de prince gallois à celui d'empereur à la manière de Jules César, n'est donc pas le fait de Robert de Boron : c'est le résultat de la tendance de l'époque à magnifier les souverains locaux par des généalogies glorieuses. Le *Brut* de Wace porte ce nom parce que le premier souverain de la région est, selon lui, Brutus, petit-fils d'Enée, lui-même autrefois fondateur mythique des origines de Rome, selon Virgile... Il est clair que si l'un des moments clefs dans guirlande de glorieux souverains est Arthur, on ne peut plus faire de lui, comme fait encore Chrétien de Troyes, un prince gallois très embêté par le défi du Chevalier Vermeil.

La refonte liturgique du chaudron celtique est un procédé parallèle, et convergent. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de donner un destin universel d'une part au chaudron, exalté par son destin catholique⁴¹, et d'autre part au roi, désormais centre d'un pouvoir rayonnant par les armes et par la vertu. La Table Ronde est finalement un assez juste symbole de cette mythification : avant de devenir une sorte de lieu magique des ordres de chevalerie et des jeux de rôle, elle est une invention semi-comique où le succès militaire d'Arthur doit essayer une méthode de gestion raisonnable des ambitions qu'il suscite.

7. Le graal comme objet littéraire.

L'histoire exacte de cette « mythification » reste un sujet étonnant. L'invention de Wace (s'il est bien « l'inventeur de la Table Ronde », qui est loin d'avoir alors toutes ses résonances futures) est du milieu du XII^e siècle. Chrétien utilise cette Table Ronde dès *Erec et Enide*⁴², entre 1160 et 1170. Arthur apparaît sur la mosaïque d'Otrante à la même époque.

Le 'graal' apparaît de son côté dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes, vers 1180 (ou un peu plus tard), comme une refonte d'un instrument magique connu dans la littérature galloise médiévale. Ce graal, chez Chrétien, avec la lance qui saigne, a déjà une mise en scène chrétienne mais est encore un plat, entre une lance, des chandeliers, et un tailloir. Quelques années plus tard, chez Robert de Boron, en vers puis après 1200 en prose, la perspective s'est inversée : l'accent est cette fois sur la liturgie chrétienne, avec des références savantes. L'ambiance change : de son côté, chez Geoffroy et Wace, l'Arthur gallois est devenu un super-Arthur dans la scénographie généalogique des Grands Ancêtres.

Vers 1220-30, un auteur inconnu décrit dans la *Queste del Saint Graal* l'aventure du Siège périlleux : parmi les sièges autour de la Table Ronde, il en est un où personne ne peut s'asseoir⁴³. On apprend qu'il est réservé au chevalier destiné à la quête du saint graal⁴⁴ :

⁴¹ Armand Strubel, dans l'introduction à son édition du *Haut livre du graal* (ou : *Perlesvaus*), dit « la difficulté que l'on éprouve à la dater [cette oeuvre] et à l'insérer dans un développement linéaire, allant de Chrétien de Troyes jusqu'à la *Queste del saint graal*, en passant par Robert de Boron, selon la logique d'une récupération religieuse de plus en plus marquée ». *Le Haut livre du graal*, 2007, texte établi, présenté et traduit par Armand Strubel, Livre de Poche, coll. Lettres gothiques. La citation est p. 9.

⁴² *Erec et Enide*, vv. 82-83 : *Uns chevalier Erec ot non / De la Table Reonde estoit 'un chevalier du nom d'Erec / Il était de la Table Ronde'.*

⁴³ Ce thème a des antécédents chez Robert de Boron.

⁴⁴ *La Quête du saint graal*, 2006, édition de F. Bogdanow et traduction d'A. Berrie. Livre de Poche, coll. Lettres gothiques. La citation est pp. 88-89.

Einsi alerent regardant tant quil vindrent au grant siege que l'an apeloit le siege perilleux, si truevent letres qui avoient esté novelement escrites, ce lor estoit avis. Si regardent les letres qui dient : IIIIC anz et LIIII a aconpliz après la passion jesucrist. Au jor de pentecoste doit ciz sieges trover son mestre.

Mais lorsqu'ils arrivèrent au grand siège que l'on appelait le Siège Périlleux, ils virent une inscription qui leur parut toute récente et qui disait : Quatre cent cinquante-quatre ans se sont écoulés depuis la Passion de Jésus-Christ. Au jour de la Pentecôte, ce siège doit trouver son maître.

Comme aucun des chevaliers traditionnels ne semble propre à un tel projet, l'auteur a inventé un nouveau chevalier doté d'un nom biblique⁴⁵ remarquable, Galaad⁴⁶. Au début du roman, Lancelot le fait chevalier ; nous apprendrons que ce jeune Galaad est son fils. Ainsi se trouvent combinés étroitement les éléments des intrigues jusqu'alors disparates : le graal est exalté dans sa signification religieuse, la Table Ronde fait une place spécifique, longtemps vide - dit ce roman - et réservée à ce chevalier dévolu au graal.

Ce graal - qui est à sa façon un lieu, comme le dira Umberto Eco⁴⁷ - rejoint le programme renouvelé de remplacement systématique des hauts-lieux et objets païens par un catholicisme conquérant, à la grande époque de fondation des ordres mendiants : carmes à partir de 1206, franciscains après 1209, dominicains après 1215 - l'année où la transsubstantiation devient dogme. Cette alliance du dogme et du roman demeure un phénomène peu courant. Le *Barlaam et Joasaph* attribué autrefois à Jean Damascène avait tenté une expérience de ce genre dans un contexte différent mais, par rapport à la saga du graal, cet ouvrage était peut-être trop ouvertement hagiographique ; il n'avait en tout cas pas la ressource du mystère. Car ce qui a fait (et fait encore dans ses *remakes* et dérivés contemporains) le succès du graal et/ou de la table ronde, c'est la combinaison adroite de l'Aventure et de la Foi à travers l'idéologie du mystère, qui est à la fois une théorie chrétienne et une ressource littéraire.

La thématique arthurienne (où « le graal » prend place comme une relique typique du christianisme romain) est au cours du XIIIe siècle « exponentielle ». E. Baumgartner remarquait l'étroite relation, à cette époque, entre deux phénomènes : la prose et le graal, comme si la première s'était révélée être la forme parfaite, idéale, de ce puits sans fond de la quête du graal, remonnyée de roman en roman⁴⁸.

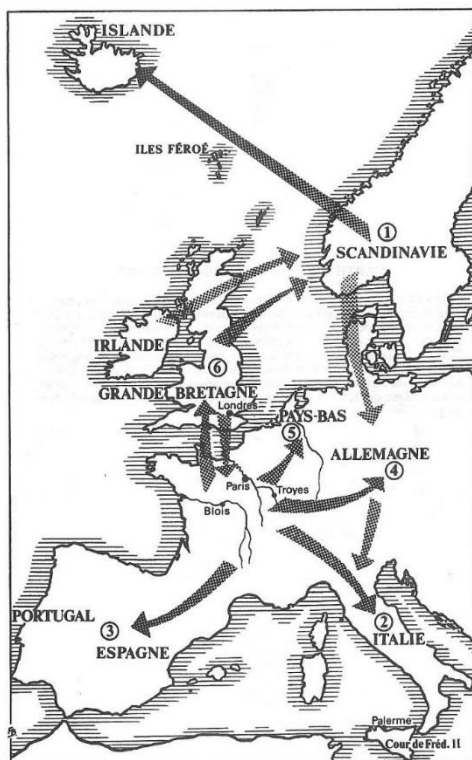
⁴⁵ Galaad est à la fois une région et un ancêtre. Dans le Deutéronome (3 :12-16 et ensuite), c'est un pays. Dans le livre des Juges (11 :1 etc.), Galaad est le père de Jephté, dont la mère est une prostituée ; Galaad a ensuite des fils de son épouse, et ces derniers vont repousser Jephté, qui devient une sorte de chef de bandits. Mais plus tard, on a besoin de ce condottiere, et on va le chercher : son rôle devient fondamental.

⁴⁶ Jérôme, suivant plus ou moins Origène, interprète parfois le nom propre Galaad par *acervus testimonii* ou, plus intéressant : *transmigratio testimonii*. Voir son *Liber nomenclator* PL 23, col. 1216 ou col. 1260.

⁴⁷ Umberto Eco, 2015, *Histoire des lieux de légende*, Flammarion. Trad. de l'italien par R. Temperini.

⁴⁸ Emmanuèle Baumgartner, 1994, *De l'Histoire de Troie au livre du Graal. Le temps, le récit (XIIe-XIIIe siècles)*. Paradigme. Cette citation se trouve dans un chapitre sur 'Les Techniques narratives dans le roman en prose', p. 94.

« Une première constatation, qui permettra de préciser le corpus de référence, est la relation qui se crée, au XIII^e siècle, entre prose et Graal. Certes, l'énorme ensemble textuel que constituent les Continuations du *Perceval*, romans écrits dans la mouvance directe de l'oeuvre de Chrétien, est en



vers. Mais, ces textes mis à part, on constate que, à partir du XIII^e siècle, tout roman ou nouvelle version d'un roman antérieur sur le Graal est écrit en prose et que, réciproquement, tout roman en prose (au XIII^e siècle du moins) traite d'une manière ou d'une autre le motif du Graal. En revanche, le Graal n'apparaît pas (à l'exception des Continuations) dans les romans arthuriens en vers. »

L'idée est la suivante, me semble-t-il : en dehors des Continuations du *Perceval* inachevé, qui en prolongent la manière (en vers), la littérature du XIII^e siècle qui commence alors associe la prose romanesque et le Graal. En d'autres termes, ce Graal est une sorte de déclencheur du roman en prose. Il est peut-être risqué (au plan historique) de vouloir que la prose soit aussi étroitement inféodée au graal ou inversement. Mais l'idée ouvre plusieurs voies importantes.

La première, est que la religion est secondaire. Sans doute, le graal est lié aux dogmes nouveaux. Et surtout, on constate (voyez la carte de l'anthologie de D. Régnier-Bohler, reproduite ci-contre) que cette carte de « La

Diffusion de la légende arthurienne en Europe » est strictement inféodée à l'extension de la catholicité romaine : rien en grec, rien en syriaque, rien en hébreu ou en arabe, en géorgien ou en arménien ; rien dans les langues slaves ! Ce silence est assourdissant : le graal est cantonné à sa province, sans comparaison par exemple avec le domaine gigantesque qui est, à la même époque, celui de la légende d'Alexandre - également présent sur la mosaïque d'Otrante.

Mais il n'en reste pas moins, comme on l'a souvent fait remarquer, qu'il met au point les combinaisons d'intrigues dites « entrelacement », où l'on alterne les protagonistes. Déjà dans la seconde partie du *Perceval*, Chrétien avertit son lectorat (ou ses auditeurs, ce qui est plus vraisemblable), que maintenant il passe d'un héros à un autre⁴⁹ :

Et mes sire Gauvains s'en va.	Cependant monseigneur Gauvain s'en va
Des aventures qu'il trova	Des aventures qu'il a trouvées,
M'orroiz conter molt longuemant.	Vous allez m'entendre parler un long moment.

et en revanche plus loin⁵⁰ :

De mon seignor Gauvain se taist	De monseigneur Gauvain ne parle plus
Atant li contes dou Graal,	maintenant <i>Le Conte du Graal</i> ,
Si commence de Perceval.	qui commence [reprend] ici sur Perceval.

Cette façon de combiner les intrigues deviendra plus évidente au long du XIII^e siècle, soit dans *La Mort le roi Artu*, soit dans le *Haut livre du graal* où plusieurs héros se reprennent l'un à l'autre le flambeau.

⁴⁹ *Perceval*, op. cit., vv. 4743-45.

⁵⁰ Ibid. vv. 6140-42.

J'ai parlé de ce sujet ailleurs⁵¹, mais il montre bien que si le Graal et le roman en prose ont parti liée, ce n'est pas à cause des recommandations des prêtres. Le graal, non sans ambiguïtés de toute façon, et cela jusqu'à nos jours, s'est échappé du milieu qui avait cru le circonscrire et le domestiquer.

Orientation de lecture

Pour tous les textes que j'ai cités, j'ai indiqué les éditions utiles dans les notes.

Si vous cherchez dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale les documents (notion qui inclut les documents sonores) dont le titre comporte le mot *graal*, vous en trouvez 1154. Tous ne portent pas de date d'édition. Si vous les triez par date d'édition, le plus ancien est de 1488, mais c'est le seul du XV^e siècle. Au XVI^e siècle, on en trouve 4. Puis mystérieusement on passe à 1841 !

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la mode du mot est très récente. Les documents entre 1841 et 1900, sur une durée de soixante ans, ne sont que 40. Ce qui signifie que le graal a presque échappé au courant romantique, qu'il soit français, allemand, anglais etc. Voici pour les périodes suivantes⁵² :

1901-1910	5
1911-1920	14
1921-1930	15
1931-1940	30
1941-1950	21
1951-1960	57
1961-1970	30
1971-1980	70
1981-1990	158
1991-2000	223
1001-2010	249

Beaucoup de ces ouvrages sont intéressants et instructifs, notamment ceux qui publient des textes anciens en les traduisant, avec des introductions historiques et littéraires ; ou bien ceux qui rassemblent certains de ces textes, alors souvent en extraits choisis. Par ces derniers on peut citer :

La Légende arthurienne : Le graal et la table ronde, 1989, Danielle Régner-Bohler (dir.) et une équipe de médiévistes. Robert Laffont, coll. Bouquins. 1206 p. Grandes extraits traduits d'une quinzaine d'œuvres importantes en langue française entre XII^e et XV^e siècle. L'ouvrage contient aussi des index, une table chronologique, une carte commentée, et une bibliographie.

La Légende du graal dans les littératures européennes. Anthologie commentée, 2006, La Pochothèque. Ce livre de poche de 1238 p. a été réalisé par Michel Stanesco ; Michel Zink y a fait une préface. Extraits choisis et traduits de 28 œuvres de diverses langues d'Europe, avec des introductions, et une bibliographie.

Rappelons que Michel Pastoureau a publié en 1976 une *Vie quotidienne en France et en Angleterre au temps des chevaliers de la Table ronde*, et en 1983 son *Armorial des chevaliers de la Table Ronde* !

Vincennes, 29 décembre 2017
version 3 : 30 décembre.

⁵¹ Voir dans la même série que cette notice

www.academia.edu/21157786/Lintrigue_et_lentrelac_roman_m%C3%A9di%C3%A9val_et_moderne

⁵² Soulignons que ce recensement n'a qu'une valeur indicative.